D'Estaing - Extrait de : La Marine et les Grands Marins Français – Auteur : Raoul Postel ancien magistrat aux Colonies – Librairie générale de Vulgarisation (A, Degorce) 1887 – Droits : domaine public – Sources :

D'ESTAING
Amiral
1729-1794

Le comte **Charles-Hector d'ESTAING,** né en 1729 au château de Ravel, en Auvergne, servit jusqu'à trente ans comme brigadier dans les armées de terre. Tombé, ainsi que nous l'avons dit, entre les mains des Anglais au siège de Madras, il commit la faute, étant prisonnier sur parole, d'oublier l'engagement d'honneur qu'il avait pris, c'est-à-dire de s'enfuir, puis d'armer trois corsaires sur lesquels, marin improvisé, il ne tarda pas à faire une rude guerre au commerce britannique. Seul, il soutint longtemps dans les mers des Indes le glorieux pavillon de Suffren, et le bruit de ses exploits résonna bientôt jusqu'à la cour de Louis XVI. Mais, pris une seconde fois et reconnu malgré son déguisement, il fut envoyé en Angleterre, où l'attendait la plus dure captivité dans les cachots de Portsmouth. Ce traitement rigoureux, et cependant mérité, l'exaspéra ; lorsqu'il revint en France en 1763, il ne respirait que haine et vengeance. La faveur de Louis XVI et de la reine Marie-Antoinette lui valut immédiatement le grade de lieutenant-général dans la marine royale, où il était à peine connu. Cet avancement subit, froissant des droits acquis, de légitimes prétentions, lui devint funeste. Vu de mauvais œil par ses collègues, qui s'ingénièrent à le contrecarrer, en butte à la malveillance de ses subordonnés, il ne fut jamais secondé comme il méritait de l'être, et l'ennemi, qui lui arracha plus d'une victoire, était souvent sur sa propre flotte. Cependant, ses courses dans les mers des Indes avaient révélé en lui une bravoure chevaleresque et montré qu'il possédait au plus haut degré cette énergie et cette soudaineté de décision qui, parfois, changent tout à coup un revers en succès. Il a laissé, néanmoins, un nom glorieux dans les fastes de la marine, et l'on a pu voir en lui le digne héritier des **Jean BART** et des **DUGUAY-TROUIN**, qu'il semblait prendre pour modèles.

Lorsqu'éclata la guerre d'Amérique, d'Estaing partit du port de Toulon, le 19 avril 1778, avec douze vaisseaux et le titre de vice-amiral. Son but était de surprendre la flotte anglaise et de l'enfermer dans la Delaware, où se trouvait l'amiral **HOWE**, chargé de protéger la garnison britannique de Philadelphie. Mais, au bruit de l'arrivée des Français, la place s'était rendue, toute la province avait été évacuée, et Howe, dont la présence était devenue sans objet, se retirait de lui-même à Sandy-Hook. Le vice-amiral trouva donc la Delaware complètement libre, et y mouilla sans obstacle. Quelques jours après, il appareilla pour Sandy-Hook dans l'intention de livrer bataille à l'amiral Howe. Mais celui-ci, franchissant avec des vaisseaux plus légers que ceux des Français les bancs qui barraient le fond de la rade, mit d'Estaing dans l'impossibilité de rien entreprendre contre lui.

A cette époque, la conquête de Rhode-Island occupait une grande partie des forces américaines. **SULLIVAN** et le marquis **de La FAYETTE** demandèrent à d'Estaing de les seconder par mer. L'amiral y consentit, et prit ses dispositions en conséquence. Les vaisseaux, s'avançant deux par deux, se présentèrent résolument devant le passage conduisant à l'île et le forcèrent, malgré les feux croisés de plusieurs batteries établies sur la côte. D'Estaing se préparait déjà à opérer sa descente quand il aperçut, au milieu d'un brouillard épais qui venait de s'élever subitement, l'escadre de l'amiral **HOWE**, renforcée de celle de **BYRON**, manœuvrant pour le prendre entre deux feux. Forcé de renoncer à son premier projet, d'Estaing voulut au moins montrer aux Américains qu'ils pouvaient compter sur lui. Il força de nouveau le passage qu'il avait franchi la veille et laissa arriver en plein sur l'escadre britannique. En ce moment, une forte rafale s'abattit sur les deux flottes, se changeant bientôt en un épouvantable ouragan. Dès lors, chaque capitaine ne songea plus qu'au salut de son propre bâtiment. La tourmente dura quarante heures. Jamais la mer n'avait été plus profondément soulevée, jamais les vents ne soufflèrent avec plus de furie. Au bout de quelques heures, tous les vaisseaux étaient dispersés, la plupart ayant fui devant la tempête, quelques-uns, plus hardis, tenant encore la cape, mais tous, quelles que fussent leur solidité et l'habileté de leurs manœuvres, ayant vu leurs coques défoncées, leurs chaloupes enlevées, leurs mâtures voler en éclats. Le *Languedoc*, que montait d'Estaing, se trouva un des plus maltraités, parce que le vice-amiral voulut jusqu'au dernier moment tenir tête à l'ouragan et ne pas se laisser emporter au loin.

Enfin, le vent et la mer se calmèrent peu à peu. Le vaisseau-amiral français n'avait pas encore eu le temps de réparer ses graves avaries quand un vaisseau ennemi de trente canons, que le hasard avait épargné, se présenta. Libre d'attaquer le *Languedoc* du côté qu'il voudrait, il resta quelque temps à l'examiner et, enfin, manœuvra pour lui passer en poupe. Le vice-amiral, sur son bâtiment sans mâts et sans gouvernail, n'avait aucun moyen de changer de position et devait attendre que son adversaire voulût bien se placer lui-même devant son feu. L'Anglais, qui cherchait une victoire aisée, s'en garda bien ; mais, passant et repassant successivement sur l'arrière du *Languedoc*, qui, attaqué ainsi, ne pouvait lui opposer que six canons, il commença à lui envoyer par intervalles égaux, comme dans un salut, une série de boulets qui, bien dirigés, enfilaient ses batteries dans la longueur et y causaient d'affreux ravages. Mais d'Estaing utilisait avec une si merveilleuses habileté les six pièces dont il pouvait disposer que l'Anglais, au bout d'une demi-heure de combat, laissa subitement arriver et s'éloigna. Il est probable que son capitaine redoutait quelque surprise, car, en prolongeant l'action de même manière, il eût infailliblement coulé le Languedoc.

Délivré de cet autre ennemi, le vice-amiral se hâta de se réparer le mieux possible, afin de se défendre avec quelques chances de salut s'il rencontrait un nouvel assaillant. La fin du jour et toute la nuit suivante furent employées à ces pénibles travaux, qu'il dirigeait lui-même, et où il fit preuve d'un esprit fécond en ressources et d'une connaissance approfondie de tous les secrets de son art. De grand matin, neuf voiles parurent à l'horizon. Aussi longtemps que la distance empêcha de les reconnaître, une anxiété mortelle régna à bord du *Languedoc*. Heureusement pour lui, elles étaient françaises et venaient à la recherche du vice-amiral.

D'Estaing, après quelques combats partiels, dans lesquels il prit aux Anglais une douzaine de navires, après avoir mis en fuite la flotte qui s'était présentée devant Boston, crut qu'il était temps de s'occuper un peu plus directement des intérêts de la France, et il fit voile pour les Antilles, gravement menacées par l'amiral **HOLHAM** et par le général **GRAUNT**.

En arrivant dans ces mers, il trouva les Anglais maîtres de Sainte-Lucie et, pour couvrir leur conquête, huit vaisseaux de ligne embossés sous les batteries de la côte. Comme il ne fallait pas songer à forcer un tel poste, d'Estaing se dirigea sur Saint-Vincent, dont il s'empara, et de là cingla vers la Grenade. Cette île, autant protégée par sa position presque inexpugnable que par ses forts perdus dans les nuages, se croyait, plus que toute autre, à l'abri d'un coup de main. L'amiral français résolut de profiter de la confiante sécurité de son gouverneur.

Quoique sans artillerie, il n'hésite pas à descendre à terre avec les troupes de débarquement qu'il vient de recevoir de France et une partie de ses équipages. Une de ces montagnes escarpées, connues dans les colonies de l'Amérique insulaire sous le nom de « mornes », s'élevait à quelque distance du rivage, et son sommet, entouré d'une ceinture de fossés et de palissades, dominait tous les forts de l'ile. Déloger les Anglais de là était une de ces conceptions hardies habituelles à d'Estaing. A la nuit, il divise sa petite troupe en trois colonnes qui, de trois côtés différents, commencent leur périlleuse ascension. Lui-même, l'épée à la main, s'élance à la tête de la première colonne. Rien n'arrêta l'impétuosité française, ni les difficultés du terrain forçant les assaillants à se porter, à se pousser, à se soutenir, pour ainsi dire, les uns les autres, ni les boulets et les balles ; en un clin d'œil, tous les travaux qui couronnent le « morne » sont enlevés. Maître de ce point, d'Estaing fait tourner les canons, que les Anglais n'ont pas même eu le temps d'enclouer, contre le fort, occupé par le gouverneur en personne. Aux premières volées, dont les boulets plongent au milieu des Anglais et viennent les chercher derrière leurs parapets et leurs fossés, ils demandent à capitule r; en sorte que, à dix heures du matin, le drapeau de la France flotte sur l'ile entière. Mais il était à peine arboré que l'amiral Byron, avec vingt et un vaisseaux de ligne, se présentait pour secourir la Grenade ou la reprendre. Le vice-amiral appareilla sur-le-champ, et, quoique une mauvaise manœuvre le privât du concours de cinq vaisseaux de la division du comte **de GRASSE,** d'Estaing reçut Byron de manière à l'obliger de se retirer au bout de quelques heures avec son escadre tellement maltraitée que plusieurs de ses navires coulèrent en pleine mer et que d'autres allèrent échouer à la Jamaïque. Deux jours avaient suffi à l'amiral français pour enlever une île et

battre une flotte supérieure à la sienne. Aussi fut-il reçu avec le plus vif enthousiasme quand, après le combat, il jeta l'ancre dans la rade de Saint-Georges. Cependant, cette double victoire ne réduisit que momentanément ses ennemis à l'inaction, et bientôt il fut de nouveau en butte à la malveillance de ses officiers, se manifestant par des tracasseries continuelles. Si d'Estaing eût trouvé dans ses égaux, dans ses subordonnés, des sentiments de confraternité, de confiance et de dévouement qui lui eussent permis d'entreprendre tout ce qu'il était capable d'exécuter, peut-être n'eût-il pas déshonoré la fin de sa vie par la plus noire ingratitude, par une de ces ingratitudes que tous les régimes, si démocratiques qu'ils soient, réprouvent et blâment ; mais, aigri par l'injustice, il se laissa entraîner peu à peu vers la haine et la vengeance.

Après une nouvelle campagne en Amérique, dans laquelle il donna de nombreuses preuves de courage et de capacité, d'Estaing revint en France, où il fut diversement accueilli. De cette blessure morale il ne guérit point.

Pourtant, en 1783, il était à Cadix, à la tête des flottes combinées de l'Espagne et de la France, sur le point de partir pour une expédition que la paix fit abandonner. Ses rancunes, toutefois, ne s'étaient pas adoucies.

Aussi, de retour à Paris, où les orages précurseurs de la Révolution commençaient à gronder, d'Estaing parut dans l'Assemblée des Notables. C'est alors que, voyant, avec quelque raison, à coup sûr, dans le parti de la cour tous ses ennemis personnels, il céda à ses ressentiments, longuement prémédités.

Il se confondit soudain dans les rangs des plus ardents adversaires de la royauté, oubliant que cette même royauté lui avait jadis accordé ses faveurs par un passe-droit. C'est là la punition des monarchies, dont rien ne les guérit. Lancé sur cette route, d'Estaing ne devait plus s'arrêter; il fut un des plus violents accusateurs de Marie-Antoinette. Le peuple ne saurait honorer un pareil renégat. Toutefois, sa gloire militaire reste intacte. Ce gentilhomme dévoyé paya, du reste, sa dette aux nécessités politiques du moment. Il mourut guillotiné, le 28 avril 1794, sans être plaint et ne pouvant l'être.

Ancestrami